INTRODUCTION

« L'homme qui ne peut pas vivre en communauté ou qui n'en a nul besoin, parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait point partie de la cité : dès lors, c'est une bête sauvage ou un dieu »[1]. Ce constat d'Aristote résume la conviction de la majorité des Grecs pour qui le cadre de vie naturel est la *polis*. L'homme est un « animal politique » qui a besoin de vivre en société. Il y a bien sûr des marginaux, tels les cyniques, qui cherchent cette fameuse autarcie propre aux dieux et aux bêtes. Cependant, leur opposition farouche aux institutions civiques trahit en elle-même la place importante que celles-ci occupent dans l'autodéfinition des Grecs. Les travaux de Dario Sabbatucci et de Marcel Detienne ont permis de mesurer à sa juste valeur le rôle déterminant d'une de ces institutions pour la compréhension grecque de la cité et du monde : la *thysia*, le sacrifice animal civique[2]. Un grand nombre de textes témoignent de l'intérêt que les Grecs portaient à cette question, dont le premier est la *Théogonie* d'Hésiode. Dans ce poème, l'humanité s'inscrit dans la généalogie des dieux : les humains sont d'ascendance divine, mais perdent le pouvoir et l'immortalité de génération en génération jusqu'à ce qu'ils deviennent de simples mortels. Or, parce que l'origine de l'homme n'est pas différente de celle des dieux, les frontières qui les séparent ne sont pas naturelles : elles demandent à être définies. Zeus décide de s'en charger tout au début de son règne, dès qu'il a fini d'établir la hiérarchie entre les innombrables dieux. L'épisode du partage prométhéen de la viande entre dieux et hommes (535-560) et la description de ses conséquences néfastes pour l'humanité (565-616) commence avec le constat d'une tension certaine : « C'était aux temps où se réglait la querelle des dieux et des hommes mortels, à Mécône »[3]. Malgré cette querelle dont le sujet reste inconnu, dieux et hommes se mettent à la même table pour banqueter ensemble. Prométhée est chargé de partager entre eux la viande d'un bœuf. Le dieu philanthrope offre à Zeus de choisir entre deux tas : l'un recouvert de la graisse de l'animal, mais ne contenant que les os, et l'autre cachant toute la viande et la graisse, mais enveloppé de la peau et du ventre peu appétissants. Zeus, tout en reconnaissant la ruse, semble tomber dans le piège en optant pour la portion de peu de valeur. Cependant, il saisit l'occasion de punir à la fois le dieu impudent et les bénéficiaires de son larcin, les hommes. Selon l'interprétation que Sabbatucci, Detienne et leurs

---

1. Aristote, *Politique*, 1, 14, 1253a : « ὁ δὲ μὴ δυνάμενος κοινωνεῖν ἢ μηθὲν δεόμενος δἰ αὐτάρκειαν οὐθὲν μέρος πόλεως, ὥστε ἢ θηρίον ἢ θεός. » Sauf mention explicite, le texte et la traduction de cette œuvre seront cités suivant l'édition de J. Aubonnet, Les Belles Lettres, Paris 1989. Ici traduction légèrement modifiée.

2. Il s'agit du sacrifice public célébré par la cité. Les sacrifices privés peuvent avoir des modalités différentes, notamment en ce qui concerne le partage de la victime entre les participants. D. Sabbatucci, *Essai sur le mysticisme grec* ("Idées et recherches"), Flammarion, Paris 1982 (1965[1]). M. Detienne, *Dionysos mis à mort* ("Les Essais" 195), Gallimard, Paris 1977.

3. Hésiode, *Théogonie*, 535 : « Καὶ γὰρ ὅτ' ἐκρίνοντο θεοὶ θνητοὶ τ' ἄνθρωποι/Μηκώνῃ. » Sauf mention explicite, le texte et la traduction des œuvres d'Hésiode seront cités suivant l'édition de P. Mazon, Les Belles Lettres, Paris 1986[12].

successeurs proposent, la place de l'homme, du dieu et de l'animal se définit suite à cet événement mythique, par le rôle qu'ils jouent respectivement dans le sacrifice qui le commémore. L'animal est la victime. Il est mis à mort, dépecé, et partagé entre les dieux et les hommes. La divinité est le destinataire de l'offrande. Elle est conviée par les hommes pour prendre de l'animal la part qui lui revient de droit : le sang, les os longs, la graisse et éventuellement une partie de la viande. L'homme, lui, est le sacrificateur. Il tue et partage l'animal comme Prométhée le lui a enseigné à Mécôné. Ce partage primordial truqué, suivi par le châtiment du Titan et de l'humanité entière, a servi de prétexte à l'établissement définitif des frontières entre les hommes, les dieux et les animaux. Par sa répétition, l'être humain reconnaît son infériorité par rapport aux dieux, et exprime en même temps sa supériorité sur les bêtes. La *thysia* désigne donc la place de chaque espèce dans la hiérarchie des êtres, dans une dimension verticale. Cependant, la *thysia* a également une dimension horizontale, plus sociale et proprement humaine : elle sert à définir les liens entre les hommes. En effet, une fois la part de la divinité brûlée sur l'autel, le sacrificateur doit effectuer le partage avec les autres hommes. D'abord celui des *splanchna* grillés sur des broches au-dessus du feu qui a consumé l'offrande. Ces parties internes de la victime doivent toujours être consommées sur place. Manger les *splanchna* ensemble crée une familiarité entre les participants. Après les *splanchna*, on partage les chairs de l'animal parmi les membres de toute la communauté, selon les dispositions spécifiques au sacrifice : soit en portions de poids égal, soit selon les mérites de chacun, suivant la place qu'ils occupent dans la hiérarchie de la cité. Il est important que seuls les citoyens ont droit à des parts[4] : les étrangers, les métèques et les esclaves ne peuvent en manger à moins qu'un citoyen les en fasse bénéficier en leur offrant ou en leur vendant la viande. Le sacrifice animal sert donc aussi à légitimer la distinction entre les différents groupes humains : esclave et homme libre, citoyen et métèque, Grec et Barbare. Enfin, la *thysia*, à travers la cuisine sacrificielle, a également une dimension temporelle. Il n'est pas anodin qu'on mange d'abord les *splanchna* à peine rôtis, sans aucun assaisonnement, et seulement ensuite les viandes rôties ou bouillies à volonté, préparées selon des recettes plus ou moins sophistiquées. Cette règle de la cuisine sacrificielle est expliquée dans un *Problème* aristotélicien par l'évolution de l'art culinaire, elle-même parallèle à celle de l'humanité :

> Pourquoi n'est-il pas permis de rôtir le bouilli, alors que ce l'est de bouillir le rôti ? Est-ce à cause de ce qui est dit dans la *Télété*, ou bien est-ce parce que les hommes apprirent plus tard à préparer les mets bouillis car autrefois ils rôtissaient tout ? Assurément, rôtir le bouilli ce serait revenir en arrière[5].

Platon reconnaît la même évolution, mais lui donne un sens négatif. Il oppose rôti et bouilli comme symbole de l'état primitif (simple) de l'humanité et celui d'une civilisation (trop) raffinée[6]. En même temps le rôti, même avec sa cuisson

4. Les femmes, filles et épouses de citoyens ont habituellement droit à une part inférieure à celle des citoyens.

5. [Aristote], *Problèmes*, 3, 43, cité par M. Detienne, *Dionysos mis à mort,* p. 166 et 208, n. 9.

6. Platon, *République*, 372d-373a.

imparfaite, est plus évolué que la viande crue, nourriture des animaux carnivores, de certains peuples lointains et –dans certaines conceptions du passé– des hommes primitifs. On peut aller encore plus loin. Un personnage typique de la comédie, un cuisinier-sacrificateur (*mageiros*) d'Athénion estime que la cuisine sacrificielle marque la fin de l'anthropophagie. C'est le moment où un homme a décidé le premier de cuire de la viande animale plutôt que de la chair humaine qui a fait basculer le monde de la sauvagerie dans la culture !

> A : Ne sais-tu pas que l'art culinaire a plus contribué à la piété que n'importe quoi d'autre ?
> B : Est-ce vraiment ainsi ?
> A : Tout à fait, barbare. Car c'est lui qui nous a libérés d'une vie bestiale et déloyale, nous a conduit de l'allélophagie fâcheuse à une constitution, et nous a procuré cette vie que nous menons aujourd'hui.
> B : De quelle manière ?
> A : Prête attention et je te le raconterai. Quand l'allélophagie et d'autres méfaits étaient monnaie courante, un homme est apparu –et pas des plus sots– qui, le premier, a sacrifié une victime animale et a rôti la viande. Puisque cette chair fut plus douce que celle des hommes, ils ont cessé de s'entredévorer, et ont plutôt immolé et rôti des animaux des troupeaux. Après avoir expérimenté ce plaisir unique, ce fut le début, et ils ont par la suite développé l'art culinaire. C'est à cause de cela que même maintenant, en souvenir du passé, ils rôtissent les entrailles aux dieux sur les flammes sans y ajouter du sel : car ils ne lui ont pas encore découvert cet usage. Comme plus tard il leur semblait bon, ils ont ajouté du sel, mais quand ils pratiquent des rites sacrés, ils observent toujours la coutume ancestrale[7] […]

Le sacrifice civique définit donc l'homme dans toutes ses relations : par rapport aux dieux et aux bêtes, par rapport aux autres humains, et par rapport à son propre passé. Le contester équivaut donc à contester l'ordre cosmique, l'ordre civique, et en général les valeurs de la civilisation. La quasi-totalité des récits grecs et romains d'anthropophages peut être lue selon une de ces trois grilles de lecture. Les variations autour des règles de la *thysia*, menant d'un côté vers le végétarisme et de l'autre à l'anthropophagie, permettent aux Grecs de comprendre et de décrire le monde. L'enjeu est de se définir, de marquer sa différence, ou même sa supériorité par rapport au passé, à l'Autre, et à l'ennemi intérieur.

---

7. Athénée, *Deipnosophistes*, 14, 660e-661c (fr. 1 Kock 3, 369) : « A. οὐκ οἶσθ' ὅτι πάντων ἡ μαγειρικὴ τέχνη/πρὸς εὐσέβειαν πλεῖστα προσενήνεχθ' ὅλως;/B. τοιοῦτόν ἐστι τοῦτο; A. πάνυ γε, βάρβαρε./ τοῦ θηριώδους καὶ παρασπόνδου βίου/ἡμᾶς γὰρ ἀπολύσασα καὶ τῆς δυσχεροῦς/ἀλληλοφαγίας, ἤγαγ' εἰς τάξιν τινά/καὶ τουτονὶ περιῆψεν ὃν νυνὶ βίον/ζῶμεν. B. τίνα τρόπον; A. πρόσεχε, κἀγώ σοι φράσω./ἀλληλοφαγίας καὶ κακῶν ὄντων συχνῶν,/γενόμενος ἀνθρωπός τις οὐκ ἀβέλτερος/ θύσας ἱερεῖον πρῶτος ὤπτησεν κρέας./ὡς δ' ἦν τὸ κρέας ἥδιον ἀνθρώπου κρεῶν,/αὐτοὺς μὲν οὐκ ἐμασῶντο, τὰ δὲ βοσκήματα/θύοντες ὤπτων. ὡς δ' ἅπαξ τῆς ἡδονῆς/ἐμπειρίαν τιν' ἔλαβον, ἀρχῆς γενομένης,/ἐπὶ πλεῖον ηὔξον τὴν μαγειρικὴν τέχνην./ὅθεν ἔτι καὶ νῦν τῶν πρότερον μεμνημένοι/τὰ σπλάγχνα τοῖς θεοῖσιν ὀπτῶσιν φλογὶ/ἅλας οὐ προσάγοντες· οὐ γὰρ ἦσαν οὐδέπω/εἰς τὴν τοιαύτην χρῆσιν ἐξευρημένοι./ὡς δ' ἤρεσ' αὐτοῖς ὕστερον, καὶ τοὺς ἅλας/προσάγουσιν ἤδη τῶν ἱερῶν γεγραμμένων/τὰ πάτρια διατηροῦντες […] » Traduction personnelle.